

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

CHRONIQUES D'ITALIE.

FERRARE. — VENGEANCE.

(Suite.)

Le pauvre Alfonso avait eu le courage d'assister à la cérémonie nuptiale qui lui enlevait pour toujours celle qu'il aimait, et rien ne trahissait au dehors ses souffrances intérieures. Mais au moment où le prêtre mit au doigt de Lætitia l'anneau d'or qu'il recevait du vieil Oloferno, une larme brûlante vint sillonner la joue du jeune homme ; et, quand le oui fatal tomba sourdement et avec effort des lèvres mourantes de la victime, un frisson convulsif saisit Alfonso, et ses cheveux tremblèrent de douleur. Toute son âme passa dans ses yeux mouillés de larmes, et nous ne décrivons pas ce qu'il y eut de regrets amers et d'héroïque résignation dans ce plaintif regard qu'il jetait à la pâle Lætitia.

.....

Cependant, deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles la noble épouse d'Oloferno n'oublia point l'objet de ses premières amours. Les brusqueries du vieux seigneur, son caractère exigeant et dur, l'étrange captivité qu'il lui imposait, ne contribuèrent pas à bannir de la mémoire de Lætitia Sampacchini le souvenir qu'elle avait immolé à l'ambition de sa famille. Déjà cette union bizarre et fatale avait entraîné deux morts bien douloureuses à son cœur : sa mère, dévorée par le regret d'avoir condamné cette fille unique à une existence de tourments et de larmes, mourut en emportant dans la tombe le secret de Lætitia qui l'avait conjurée de le garder toujours, et de ne le révéler pas même à son père. Un seul reproche ne fut jamais adressé par cette mère si cruellement punie à son gendre barbare qui donnait mille soins artificieux à son épouse en présence de ses parents et des étrangers. Sampacchini, inconsolable de la perte de sa compagne, voulut dire un adieu éternel aux lieux, si tristes désormais, qu'ils habitaient ensemble depuis vingt ans. Il voyait rarement sa fille, car le tyrannique et infâme vieillard ne consentait pas même à ce que Lætitia portât des consolations à ce père infortuné. Elle ne pouvait sortir seule ; Oloferno l'accompagnait sans cesse ; et, quoique en carrosse, elle avait toujours la figure couverte d'un long voile.

Vaincu par son désespoir et ses regrets dévorants, Sampacchini partit enfin pour Livourne où il s'embarqua. Il crut trouver sur les mers les distractions que la terre lui refusait depuis la perte de sa femme, il n'y trouva que la mort ; le navire qui le portait fut englouti dans une affreuse tempête, et lui servit de tombe. Dans ce grand désastre, l'équipage périt tout entier, hors deux matelots qui répandirent quelque temps après cette horrible nouvelle dans Ferrare.

N'ayant plus rien à aimer ici-bas sans ternir son nom d'épouse ;

n'ayant pas même, surveillée comme elle l'était, revu l'ami de sa jeunesse, Alfonso dont le dernier regard la poursuivait encore depuis le jour où elle renonçait publiquement à lui dans la chapelle de Sainte-Madeleine, Lætitia tomba dans une mélancolie profonde. La dernière illusion qui lui souriait encore s'envola pour jamais à la pensée que le poète, qui puisait naguère de charmantes inspirations dans son amour, l'avait tout-à-fait oubliée. Femme, et presque amante, elle lui en voulait de ne l'avoir pas une seule fois rencontré sur ses traces, de n'avoir pas su imaginer, pour parvenir jusqu'à elle, un de ces moyens ingénieux de l'amour, qui franchissent tous les obstacles, qui font tomber toutes les barrières ; elle aurait ardemment désiré le revoir un seul jour, une seule heure, pour lui dire que ses joies étaient dans le passé, que ses douleurs étaient dans le présent. Après cet aveu qui l'aurait délivrée d'une poignante inquiétude, elle eût dormi plus calme ; et, son heure venue, elle se fût doucement détachée de la terre, sans plainte, sans regrets et sans larmes ; elle eût dit aux rêves d'ici-bas un solennel mais paisible adieu, rose épanouie le matin sous un rayon du soleil, emportée le soir dans un souffle du zéphyr !...

Mais, à cette idée qu'elle ne reverrait plus Alfonso, elle trouvait horrible cette mort qui venait dévorer sans pitié ses vingt-un ans ; car le vautour de la mélancolie — elle le sentait bien — rongea chaque jour de plus en plus son cœur. La paroisse de la signora Campanelli était aujourd'hui la magnifique et imposante basilique de Saint-Pierre, et pas une fois, depuis les deux années de leur brusque séparation, elle n'y avait rencontré Alfonso ; elle était retournée, vers l'époque de quelques fêtes solennelles, à la chapelle qu'elle aimait tant autrefois, et la modeste église de Sainte-Madeleine ne lui retraça que le souvenir de son ami ; hélas ! lui n'y était plus !...

Cette cruelle incertitude sur l'existence du poète ; la fuite rapide du plus doux rêve de sa vie ; cet abandon que les splendeurs de son palais ne pouvaient distraire ; cette douleur intime, cette blessure inguérissable du cœur, que les fêtes bien rares où elle se trouvait étaient impuissantes à adoucir ; tout, enfin, ce qu'elle avait souffert d'angoisses physiques et morales, la précipita dans une voie où elle n'espéra plus d'autre issue que la tombe. Une fièvre de langueur qui s'empara d'elle, la mina peu à peu, finit par devenir dévorante, et, le 15 août 1611, Lætitia sentit qu'elle avait peu d'instant à rester ici-bas. Elle demanda, pendant qu'elle avait encore toute sa connaissance, les derniers secours de la religion, et l'assistance d'un prêtre jusqu'au moment où elle rendrait le soupir suprême. Elle exigea qu'une chapelle fût dressée dans l'appartement où elle était venue mourir, et que des cierges y fussent allumés : elle voulut encore qu'un portrait de sainte Madeleine pénitente, l'un des plus beaux ornements des somptueuses galeries d'Oloferno, parût à cet autel de ses funérailles, comme une sainte Madeleine

avait décoré l'autel de son hymen, — funérailles et hymen, deux mots qui n'en formaient qu'un seul dans sa pensée!....

Pendant ce temps, le seigneur Oloferno s'occupait de mettre toute sa maison sur pied, et faisait placer en haie ses valets et sa garde dans les longs corridors pour recevoir convenablement le saint viatique et le prêtre qui le portait; ce qui l'intéressait moins, c'était l'état désespéré de Lætitia, dont la maladie et la souffrance n'avaient pas été soulagées par un mot de consolation et d'espoir, par une prévenance de plus!....

Cependant, un grand bruit de pas se fit entendre dans le vestibule; l'*Alma Redemptoris Mater* fut murmuré à demi-voix par les chœurs du cortège, et, sur un signe de Lætitia, tous ceux qui la servaient, sortirent jusqu'à ce que la confession fût achevée: le ministre de Jésus-Christ entra seul; le saint ciboire fut déposé sur l'autel, et le prêtre s'assit, la figure cachée sous une longue bagoule, auprès du chevet de la signora Campanelli. Ce prêtre, qui venait recevoir la dernière pensée d'une mourante, était de l'ordre des Pénitents blancs. — La porte venait de se refermer sur lui; il récita, à voix basse, les prières d'usage, et la confession commença. — Au moment où l'escorte s'était retirée dans un appartement latéral, Oloferno était survenu; et, au lieu de la suivre, il s'était glissé sans bruit derrière la tête du lit de Lætitia. — Était-ce, le fanatique vieillard, pour voir si elle savait saintement mourir? Était-ce, le sacrilège, pour entendre si son dernier soupir n'était pas un cri d'anathème contre le nom d'Oloferno?....

(La suite au prochain numéro.)

LES RIVALITÉS DE COULISSES.

Épître à Mme E. B.,

PREMIÈRE CHANTEUSE DU THÉÂTRE DE

Jeune artiste, tes yeux ont versé bien des pleurs!
 Tu gardes ta sagesse, on refuse d'y croire;
 Pour prix de tes talents tu veux un peu de gloire,
 On te prodigue les douleurs!
 Quand tu chantes le mieux, un murmure perfide
 Enchaîne les bravos d'une foule timide;
 La frayeur te saisit, et tu gémis tout bas
 D'une sévérité que tu ne comprends pas.
 Pour surcroît de tourment, une fière rivale
 Qui sait, en remplissant une caisse aux abois,
 Gagner d'un directeur (1) l'ame toujours vénale,
 T'enlève, en foulant tous les droits,
 Le rôle qui devait te montrer son égale;
 Ce rôle objet de ton amour,
 Ce rôle où le public aurait su te connaître,
 Ce rôle, le premier qui fit voir à ton maître (2)
 Ce que tu deviendrais un jour!
 Pour braver tant de coups il faut bien du courage;
 Et tu demandes aujourd'hui
 Si, paré des attraits qu'on possède à ton âge,
 Le talent a besoin de chercher d'autre appui,
 Et s'il faut immoler à la gloire éphémère
 De charmer un public léger, ingrat, moqueur,
 Son honneur, son repos, les leçons d'une mère
 Et le premier penchant qui fit battre ton cœur.
 Ah! laisse-moi te peindre un avenir moins triste!
 Ce n'est point à ce prix que l'on devient artiste.
 Quelle erreur a troublé ton esprit abattu?
 Une actrice, il est vrai, vit comme bon lui semble;
 Mais je ne pense pas qu'il lui soit défendu,
 Au sein des libertés que la scène rassemble,
 De réclamer la sienne en gardant sa vertu.
 Il ne faut pourtant pas repousser tout le monde;
 Prends pour les conseillers quelques amis prudents
 Dont les avis discrets, sages, indépendants,
 Puissent te diriger sur cette mer profonde.
 Mais ce choix des amis est lui-même un écueil;
 A des sots empressés on fait souvent accueil:
 « Craignez, te diront-ils, craignez la calomnie! »
 Et, pour mieux te servir, calomniant autrui,
 Afin que ta vertu ne soit jamais ternie,
 Laisseront succomber le talent sans appui.
 Celui de l'amitié ne peut l'être funeste,
 Un jour tu sauras en juger.
 L'abandon du public, voilà ton seul danger;

(1) M. Carmouche.

(2) Nourrit.

Il reviendra bientôt vers le talent modeste.

De l'implacable orgueil d'une actrice en faveur

Il ne sait pas encor que tu fus la victime;

Mais, pour le ramener, travaille avec ferveur,

Et ton triomphe est sûr s'il apprend qu'on l'opprime!

F. L.

REVUE DE LA SEMAINE.

Grand-Théâtre.

L'Amitié des Grands, comédie en cinq actes et en vers, précédée du *Comité de Lecture*, prologue, par M. Florimond Levot.

2^e ARTICLE. — LES ACTEURS. — CRÉATION DES RÔLES.

La plupart des bons acteurs que compte la province n'ont ordinairement pas vu à Paris les pièces qu'ils sont chargés de représenter. Ces artistes créent, pour ainsi dire, à leur tour des rôles déjà établis; mais ils sont soutenus dans cette seconde création par de nombreuses indications sur la mise en scène et sur le jeu des acteurs de la capitale. Ils ont rarement l'occasion de créer réellement les premiers des rôles neufs, et de leur imprimer leur cachet et leur nom. C'est un avantage que M. Florimond Levot a procuré aux artistes qui ont monté son ouvrage avec leurs inspirations personnelles.

Commençons par reconnaître ce que l'auteur doit aux trois excellents comédiens qui ont joué le prologue. Constant père, l'un de nos acteurs les plus aimés du public, a donné, par sa verve comique, une importance inattendue au rôle fort court d'un garçon de bureau qui ne s'est pas enrichi en ouvrant la porte aux auteurs, mais dont l'esprit a gagné infiniment, grâce à l'influence du logis qu'il habite. Germain s'est fait applaudir deux fois en peignant les spectateurs même qui l'applaudissaient, et Saint-Léon a dit, au bruit des bravos et avec tout l'enthousiasme qui l'avait inspirée, une tirade d'où nous tirons les vers suivants:

La gloire a dans ces lieux laissé plus d'une empreinte;
 Où sent-on mieux les arts? où sont-ils mieux compris?
 Où retrouve-t-on mieux l'image de Paris?
 Chez nous, quand par hasard sur la scène voisine (1)
 Éclate un mot piquant, une remarque fine,
 On voit l'effet soudain de ces traits applaudis
 Du parterre debout monter au paradis,
 Et la critique même admire, un peu jalouse,
 Tant de goût en casquette et tant d'esprit en blouse!

Venons maintenant aux acteurs qui ont joué dans la comédie. Nous retrouvons au premier rang Saint-Léon avec son bel organe, son intelligence parfaite et son habileté à saisir toutes les nuances d'un rôle; celui qu'il remplissait n'était pas le plus heureux de l'ouvrage, il a su l'élever à la hauteur des autres, à force de talent.

Beuzeville, jeune acteur qui se distingue à la fois par sa tenue, son physique et sa diction, n'avait à exprimer que des sentiments pleins de noblesse et d'enthousiasme; ami toujours sacrifié, mais toujours sous l'influence de ses illusions, il se livre à toutes les inspirations du plus chaleureux dévouement; il a gradué cette chaleur même qui surabonde dans le personnage de Gustave, et, s'animant de scène en scène, il a peint avec un égal bonheur l'exaltation de l'amitié et l'indignation qu'inspire une lâche ingratitude; il a été admirable dans la scène du défi.

Fouchet, que ses succès dans *le Domino* et dans *l'Ambassadrice* avaient sans doute désigné à l'attention de l'auteur, s'est parfaitement identifié avec le rôle du mauvais sujet du grand monde, le membre du Jokey's-Klub, enfin le viveur de notre époque; il a raconté de la manière la plus plaisante sa défaite dans un pari de chevaux, et n'a rien laissé à désirer dans la scène si difficile de la séduction, au quatrième acte.

Lambert, qui ne joue qu'à son corps défendant la comédie, où il excelle, et qui choisit entre plusieurs vocations celle qui lui plaît davantage, représentait un de ces vieillards caustiques et désabusés de tout, qui préfèrent le charme de leur retraite au luxe des grands hôtels, et veulent, avec raison, que chacun reste dans sa sphère. Il a pu quelquefois accuser, pour lui-même seulement, ces longues tirades auxquelles on n'est plus habitué de nos jours, mais il les a parfaitement détaillées en y mêlant d'heureux repos et des effets de scène qui en ont parfois dissimulé l'étendue. Applaudi à plusieurs reprises, l'émotion des spectateurs s'est jointe aux bravos qu'il a obtenus, surtout dans le dernier acte.

Mais aurons-nous assez d'éloges pour Mme Beuzeville, la comédienne par excellence de notre grande cité? Le comble de l'art est de se faire admirer dans un rôle inférieur à son talent; elle y est parvenue sans

(1) Le Gymnase.

L'entr'acte Lyonnais.



Lith. Bernad, rue St. Gene, 8 Lyon.

LEPEINTRE Aîné.

difficulté, en inspirant presque de la sympathie pour cette grande dame qui, sans être odieuse, immole tout cependant à ses plaisirs et à ses faiblesses.

Nous nous abstiendrons de parler aujourd'hui de Mme Mercier, la jolie fugitive; nous attendrons qu'elle soit revenue à son poste pour juger cette jeune actrice qui, débutant pour la première fois dans une comédie en vers, n'a pas nui cependant au succès de l'ouvrage.

Gymnase.

Première représentation du *Manoir de Montlouis*, drame en cinq actes, et de *Lekain à Draguignan*, vaudeville.

Le lendemain de la première représentation de *l'Amitié des Grands*, M. St-Léon jouait, au Gymnase, le rôle du sire de Flavy, dans le *Manoir de Montlouis*, et y obtenait un nouveau triomphe. Voilà, certes, un bel exemple d'activité; une organisation moins heureuse pourrait succomber sous l'accumulation de tant d'études. C'est une des conditions de la profession d'acteur en province : il faut bien du courage et bien du talent pour y suffire.

La représentation avait lieu au bénéfice de Mme Lecourt; c'est à la fois une des bonnes recettes qu'ait faites une bénéficiaire, et une des belles soirées dramatiques que nous ait données la direction.

Le *Manoir de Montlouis* est un drame qui affecte de s'élever au-dessus du genre; les trois premiers actes sont languissants, le dénouement est le même que celui de *Il y a seize ans*. Le sire de Flavy, débauché du temps du moyen âge, ne rend pas sa femme infiniment heureuse, et pourtant la pauvre châtelaine n'a qu'un léger tort à se reprocher; ce tort a précédé son mariage. A la suite du sac d'une ville, elle a subi le sort qu'éprouvaient assez souvent les grandes dames de ce bon temps : elle ne sait à qui attribuer la naissance d'une fille qu'elle a fait élever en secret. Cette jeune fille inspire la passion la plus vive au sire de Flavy, et c'est au moment où, ne pouvant l'obtenir, il va la faire poignarder, qu'il reconnaît qu'il en est le père. Les époux se réconcilient. Le sire de Flavy ne promet pas de devenir plus sage, mais il promet de se faire tuer dans les combats, ce qui est plus rassurant pour sa femme.

Alexandre et Léon Leroy ont parfaitement secondé St-Léon; Mme Favre, Mlle Augustine, ont rivalisé de chaleur et de sensibilité, et Guérin s'est fait remarquer dans un rôle qui demandait de l'intelligence.

Lekain à Draguignan est un vaudeville sans conséquence, fondé sur une substitution de nom; la pièce a excité un rire fréquent. Breton et Claudius Verdellet ont fait réussir cette bluette. Les vaudevillistes et dramaturges de Paris sont vraiment heureux qu'il y ait autant d'acteurs de mérite en province.

REPRÉSENTATIONS DE LEPEINTRE AÎNÉ.

Elle est folle, — *l'Abbé de l'Épée*, — *les Cancans*, — *la Liste des Notables*.

Lepeintre est un de ces comédiens de premier ordre que sa destinée a toujours relégué sur les scènes secondaires; il a débuté au Théâtre-Français, et, après y avoir complètement réussi, il a dû le quitter faute d'un répertoire dans lequel il pût trouver des rôles nouveaux; il s'est exilé, avec la comédie, du théâtre où il était, comme partout ailleurs, sacrifié au drame; il y avait obtenu son plus beau succès dans *l'Abbé de l'Épée*, et nous n'en sommes plus étonnés, après l'avoir vu nous-mêmes, mercredi dernier, dans ce rôle qui demande tant d'onction, de chaleur et de sensibilité. Il est bien peu d'acteurs brillant au premier rang des comiques, qui soient doués de la faculté de nous tirer des larmes; nous comptons Bouffé, Vernet, Lepeintre, et nous ajouterons à cette liste des notables, qui vaut mieux que celle qu'on nous donnait dernièrement au Gymnase, le nom de Breton, leur égal dans le *Grand-Papa Guérin* et dans plusieurs autres rôles. Il faut que la force du talent soit bien puissante pour vous enlever en un moment à vos plus récents souvenirs. Cet acteur qui nous agite par de puissantes émotions, qui nous retrace ce que la vertu a de plus sublime ou ce que le cœur a de plus touchant, est le même qui tout-à-l'heure va nous faire rire sous le travestissement le plus grotesque. Le calembour succède à la sentence, la saillie spirituelle à la pensée profonde, la situation burlesque à la situation dramatique; on s'essuyait les yeux il n'y a qu'un moment, et le moment d'après on se tient les côtés à force de rire. Qui excite ces diverses sensations? qui provoque cette folle gaité? c'est Bouffé, c'est Lepeintre, c'est Breton, c'est l'acteur enfin qui possède tous les secrets de son art.

Tel est Lepeintre, qu'il se montre sous les traits de l'abbé de l'Épée ou de Crépu; mais nous remarquons à côté de lui, dans le drame de M. Bouilly, des artistes qui ne méritent pas moins nos éloges. Comptons les applaudissements, et nous serons convaincus que Lepeintre, en bon camarade, aime à partager ses triomphes avec ceux qui le secondent,

ce qui est rare; les acteurs qui nous viennent de Paris font trop souvent oublier les acteurs de l'endroit à des spectateurs qui ne sont pas toujours justes.

Cette fois-ci le parterre se montre impartial. Saint-Léon remplit le rôle de l'avocat Franval, et la chaleur qu'il y met fait partir, à plusieurs reprises, les applaudissements de toute la salle. Beuzeville s'élève au-dessus de lui-même, il ne craint pas de se livrer, et il atteint, au bruit des braves, le dernier degré de l'expression dramatique. Constant ne dit pas un mot sans faire rire, et Mme Desvignes représente une vieille grand-mère avec toute la gravité convenable. Mme Desvignes est une des meilleures duègnes de la province, et elle possède une voix qui la mettra long-temps encore au-dessus de ses rôles, sans nuire aucunement à l'illusion.

Dans *Elle est folle* nous admirons de nouveau Lepeintre, sans oublier Isidore Viète, et dans *les Cancans* nous rions également de l'impétuosité de médisance qu'étale l'artiste voyageur et de la bonne figure de Barqui, qui, dans son rôle, a tout à redouter des *cancans*, mais, comme acteur, n'a rien à redouter du voisinage. Nous distinguons même Hamilton qui, sous le costume de Laviron, mène doucement sa barque et obtient encore quelques marques d'approbation dans les rôles qui lui sont confiés.

Ainsi donc, c'est par les représentations de Lepeintre que finiront les plaisirs que nous aurons dus, cette année, aux acteurs de Paris et aux artistes voyageurs; nous aurons vu tour à tour Duprez, Achard, Ligier, Odry, Arnal, Mlle George, Lepeintre et les danseurs espagnols. Lepeintre n'est pas encore parti, quittons-le un moment pour faire nos adieux à Dolorès Séral et à Camprubi. Est-ce pour la dernière fois que nous avons vu, dans la représentation qui a été donnée à leur bénéfice, cette gracieuse figure, cette mine éveillée de la danseuse, cette taille svelte et élégante du danseur? Douce confraternité du talent! Mme Siran, plus légère, plus applaudie que jamais, augmente la recette en donnant un attrait de plus à la représentation et ne partage que les couronnes; adieu donc aux talents voyageurs, honneur aux talents qui nous restent!

CAUSERIES.

Le Gymnase prépare pour mardi prochain, au bénéfice de M. Claudius Verdellet, une représentation extraordinaire dont voici la composition, qui nous paraît des plus attrayantes :

Une Cause célèbre, ou l'Héritier de Manchester, drame en trois actes, par M. Gabriel; *Dieu vous bénisse!* comédie-vaudeville en un acte, par MM. Ancelot et Paul Duport; *Bobèche et Galimafré*, folie-parade en trois actes du théâtre du Palais-Royal.

On dit que Barqui déploiera dans le rôle de Bobèche un nouveau genre de talent; il dansera sur la corde raide, et cela... sans balancier. Ce fait seul suffirait pour attirer la foule au Gymnase; mais le public aime le bénéficiaire, et certes il ne manquera pas cette occasion pour le lui prouver. A mardi donc la foule.

On annonce pour mercredi prochain la première représentation au Grand-Théâtre du *Giaour* ou *l'Insurrection Morécote*, grand opéra en trois actes, dont le poème et la partition sont du terroir. Cet ouvrage est l'œuvre d'un travail long et consciencieux, dont l'entreprise seule fait honneur aux auteurs; mais nous qui avons assisté aux répétitions, nous osons lui prédire un succès, car nous avons aperçu des beautés dignes des plus grands maîtres. L'administration, de son côté, n'a rien négligé pour la mise en scène, et les plus grands éloges lui sont dus pour la manière bienveillante dont elle seconde les auteurs de notre cité.

Dans notre dernier numéro, nous avons signalé un fait que notre spécialité nous faisait un devoir de blâmer. Nous parlions de la pétition qui a pour but le réengagement de M. André dans l'emploi de trial; ce qui a provoqué de la part de cet acteur une lettre assez injurieuse, publiée dans les divers journaux de la localité. S'il est vrai que M. André n'ait pas adressé une supplique au public, il est bien positif qu'une pétition a été colportée de café en café, et, nous le répétons, c'est là un moyen qui ravale l'artiste et l'art dramatique.

— On lit dans les journaux de Paris :

On dit qu'un jeune seigneur étranger, dont la fortune est aussi grande que le nom est illustre, vivement épris des qualités personnelles de Mlle Rachel, autant qu'enthousiasmé de son talent et de ses succès, se propose de l'enlever au théâtre et de la faire descendre du trône d'Assuérus pour la faire asseoir dans le fauteuil d'une duchesse castillane; il ne s'agirait rien moins pour la jeune tragédienne que d'un mariage

qui lui donnerait, avec une fortune de plusieurs millions, un des premiers rangs parmi l'aristocratie européenne.

On assure qu'une des premières conditions de ce brillant mariage serait la renonciation à la scène; il est certain que la fierté espagnole s'arrangerait mal d'une noblesse de théâtre. Si ce mariage se confirme, ce sera une preuve que les idées philosophiques ont pénétré jusqu'au cœur de la vieille monarchie de Charles-Quint, et qu'on est aujourd'hui aussi philosophe à Madrid qu'à Londres et à Paris.

— La *Gazette générale des Théâtres* dit qu'une lettre arrivée à Paris dément plusieurs des assertions contenues dans celle de Mlle Launer, où les journaux ont puisé les premières nouvelles sur Nourrit.

Elle affirme que non-seulement il n'y a pas eu un seul sifflet à la dernière représentation de cet artiste; mais que, au contraire, il avait si bien réussi, si bien joué, que sa loge était pleine d'amis qui l'engageaient à se rendre aux vœux du public dont les acclamations le rappelaient. Cette circonstance fait que la catastrophe est encore plus inexplicable.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR AU JAPON. — On va trouver son adversaire, un couteau à la main. Là, celui qui s'est trouvé offensé s'enfonce dans les entrailles le couteau qu'il tient à la main, et le présente à son adversaire pour qu'il en fasse autant. On ne peut pas refuser de se rendre à cette invitation, autrement on est déshonoré pour toujours.

N'APPROCHEZ PAS !... — Un déplorable accident est arrivé samedi matin au théâtre de Drury-Lane, à Londres. Une jeune dame s'étant imprudemment approchée des cages de fer où M. Van Amburgh tient enfermés les animaux féroces qu'il montre le soir en spectacle, une panthère s'est jetée sur elle et lui a presque enlevé la partie supérieure du crâne. On désespère des jours de cette dame.

TRISTES SUITES D'UN PARI. — Ce pari s'est engagé, il y a peu de jours, entre deux individus de la commune d'Argentac (Corrèze); c'était à qui boirait le plus. Après qu'ils eurent vidé force bouteilles de vin,

cette liqueur étant jugée trop bénigne, nos deux ivrognes se firent servir de l'eau-de-vie de Cognac; ils en étaient déjà au huitième litre, lorsque l'un d'eux tomba mort immédiatement par l'effet sans doute d'une combustion intérieure, laissant ainsi à son adversaire l'honneur du pari.

Quant à celui-ci, il n'aura pas, dit-on, à se réjouir long-temps de sa victoire; on nous annonce, en effet, qu'à la suite de la gageure, il a été atteint d'une maladie qui est devenue mortelle.

— Le *Cabinet des Antiques* est un nouveau roman de M. de Balzac que vient de faire paraître l'éditeur Hippolyte Souverain. Tous les libraires de la province, tous les cabinets de lecture, tous les boudoirs, se disputeront, avant peu de jours, cette nouvelle et intéressante production du plus fécond de nos romanciers. — A Lyon, chez tous les libraires,

Charade.

Alors que tu m'aimais, parfois tu m'as permis
De l'offrir un premier qui, bravant la piqure,
De la plus légère blessure
Préservait, Maria, tes doigts blancs si jolis.

En apprenant, dans mon enfance,
A faire souvent le second,
J'aimais à prononcer, en ma vague espérance,
Les douces lettres de ton nom:
Et plus tard, lorsque l'âge eût mûri ma raison,
J'étais heureux d'écrire une amoureuse stance
Où tes yeux pussent voir mon adoration.

Aujourd'hui que mes chants pour toi n'ont plus de charme,
J'ai désappris l'amour, et je veux t'oublier... —
Mais, non !... donne à mes maux un sourire, une larme;
Tu me délivreras d'un douloureux entier. L. C.

Le mot du dernier logogriphe est ADONIS, où l'on trouve : Io; — dos; — son; — Sion; — anis; — Sidon.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSIL FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

AVIS IMPORTANT.

On trouve au Bureau de L'ENTR'ACTE toutes les Pièces de théâtre, à dix centimes meilleur marché qu'on ne les vend ordinairement dans les théâtres de Lyon.

LIBRAIRIE.

Rue de la Préfecture, n° 2.

Mme DURAND DE MONTLOUIS annonce à ses abonnés qu'elle vient de recevoir de Paris un assortiment complet d'Ouvrages nouveaux, tant pour la librairie que pour le cabinet de lecture.

On trouve à la même adresse toutes les pièces de la *France dramatique* et du *Magasin théâtral*.

AVIS AUX INDUSTRIELS.

A VENDRE OU A ECHANGER,

ET PAR LOTS SI LES ACQUÉREURS LE DÉSIRENT,

Un établissement ayant l'eau pour moteur; il se compose de deux bâtiments séparés par une vaste cour, ayant chacune leur entrée, et tranchées chacune par une rivière qui ne tarit jamais, et fait mouvoir jusqu'à présent les roues d'une blanchisserie et celles d'une calandre.

Cet établissement, dont les agrès et artifices sont en bon état, peut, à la volonté des acquéreurs, être continué ou servir à peu de frais à l'établissement de moulins, teintures, fabriques pour draps, moulinages de soie, ou toute autre destination que l'on voudra.

La contenance totale est de 30 bicherées, mesure locale; elle est située à 20 minutes de Villefranche. S'adresser, pour traiter, à MM. THONNÉRIEUX père et fils, grande rue Mercière, 35, à Lyon, et Prosper BOURCIER, rue de la Baleine, 2, tous trois fondés de pouvoir de M. le marquis et Mme la marquise de Lartie.

On donnera toutes facilités et sûretés aux acquéreurs.

LIBRAIRIE MODERNE,

Rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

M. NOUTIER vient de joindre à sa librairie un Cabinet de lecture très-bien assorti qui offrira à ses abonnés tous les ouvrages nouveaux.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Formats in-18 et in-12, 10 c. le vol.; — in-8°, 20 c.

Abonnement d'un mois, 3 fr.; — d'un an, 30 fr.

N. B. — Il sera délivré en prime à chaque abonné d'un an, un ouvrage à son choix, de la valeur de 10 fr.

ENCRE MERVEILLEUSE

DE GOUYNEAU.

Aussi indestructible qu'inaltérable et parfaitement limpide, l'Encre de M. Gouyneau est d'un noir-bleu superbe et ne rougit jamais. Elle ne saurait brûler le papier; elle ne forme aucun dépôt. On s'en sert sur du papier mou sans qu'il emboive.

PRIX : 2 FRANCS LE LITRE.

Dépôt central, pour la France et l'étranger, chez Mlle TERRAT, rue St-Marcel, 9, à Lyon.

Chez la même, Abonnement à la lecture.

Prix : 30 fr. par an, — 3 fr. par mois, — 20 c. le vol. in-8°, — 10 c. le vol. in-12.

NOTA. — Un ouvrage de 10 francs, au choix, est donné en prime à tous ceux qui restent abonnés pendant toute l'année.

AU GRAND SALON,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entresol.

Toujours 5 sous la coupe des cheveux.

TONY DAMSTROM, Coiffeur, successeur de M. HENRY, a l'honneur d'informer le public que la propreté et l'élégance régneront toujours dans son établissement.

NOTA. — Le sieur HENRY a transféré sa fabrique de Cols-Gravates au 1er au-dessus de l'entresol, même montée. — Vente en gros et en détail.

AVIS.

Le sieur RAMEL, marchand fleuriste, place des Célestins, rue St-Louis, n° 1, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient encore de recevoir un très-joli assortiment de plantes, consistant en Camélia, Magnolia, Rhododendron, Kalmia, Azalée, Pimélée, Illicium anisatum, Pæonia, etc., qu'il continuera de vendre à l'amiable et à des prix très-modérés.

Une vente aux enchères aura lieu pour en finir par de gros lots, soit en Mûriers, Arbres fruitiers, Orangers, et enfin un grand nombre de Végétaux dont le détail serait trop long.

Plusieurs Caisses vides seront aussi mises en vente.

L^S MURAT,

ARTISTE DU GRAND-THÉÂTRE,

Donne des Leçons de Danse.

Rue de l'Arbre-Sec, 24, au 1er, à Lyon.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS.

Successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

ÉLIXIR DE CARDAMONE,

Composé au kinkina, pour l'entretien des gencives et la propreté de la bouche, par M. MACORS, pharmacien, rue St-Jean, n° 30.

Une demi-cuillerée à bouche, étendue, chaque matin, dans un verre d'eau, suffit pour donner aux dents une blancheur parfaite.

PRIX DU FLACON : 2 F. 50 C.

L'ALLIANCE,

COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE,

Établie à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, n° 28.

Capital social : 10 millions de francs.

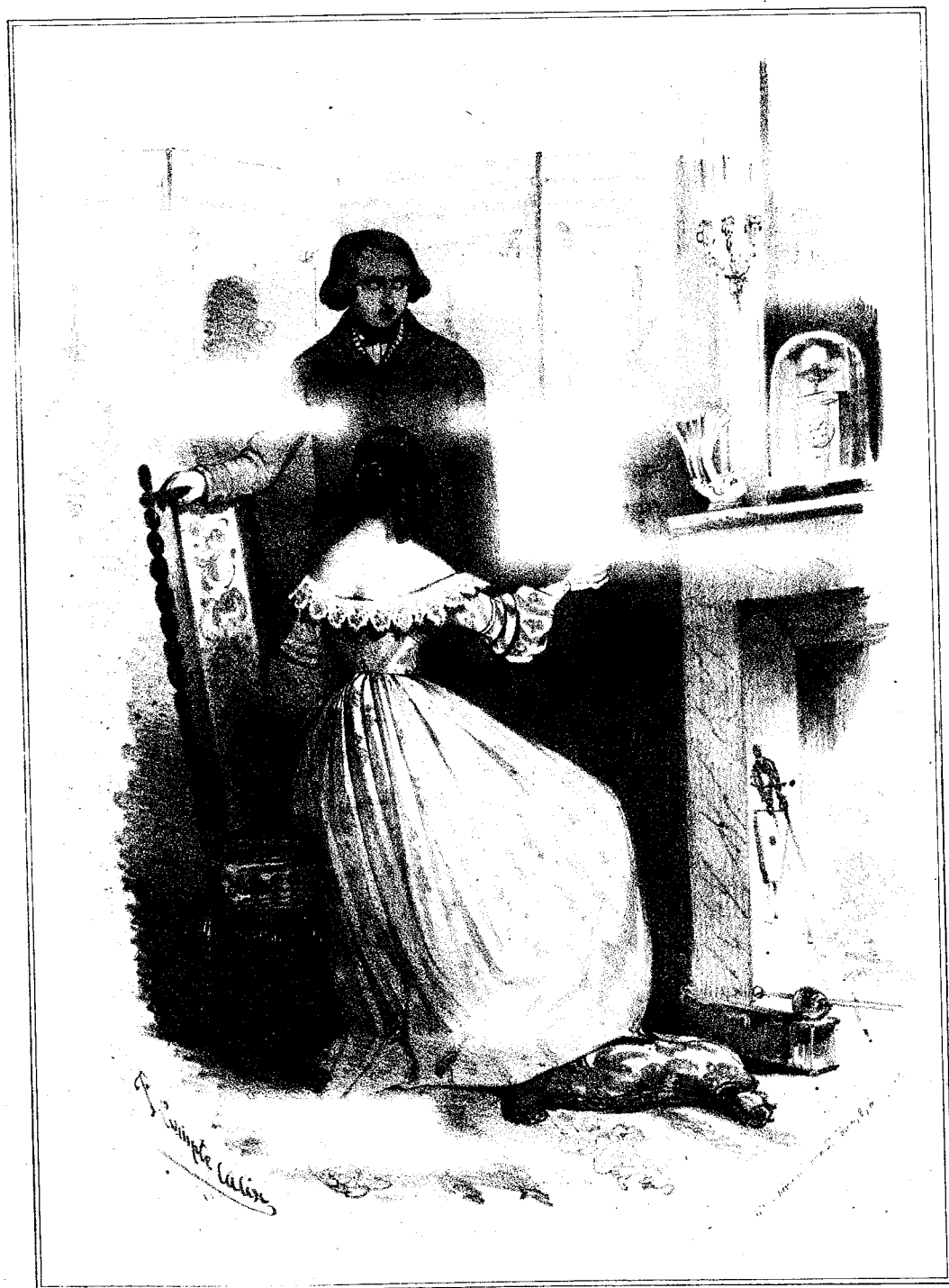
Cette compagnie est la seule qui assure, outre les risques ordinaires d'incendie, la perte résultant des non-jouissances et des non-locations pendant le temps nécessaire à la réparation du dégât matériel causé par un incendie. Elle n'exécute du défaut de paiement de prime, pour

annuler l'assurance, qu'après une mise en demeure régulièrement constatée.

Ses nouveaux tarifs de primes sont extrêmement modérés.

Ses bureaux à Lyon sont place Sathonay, n° 5, au 1er.

L'entr'acte lyonnais.



Vous venez bien tard, Monsieur..... Méchant!